

Critique de Malanka par Laura Hau

Tout est noir. On entend l'aboiement d'un chien et une cloche provenant du village. Un air étrange s'ajoute, créant une atmosphère mystérieuse et intrigante...

"Les Ukrainiens nous considèrent comme des Roumains et les Roumains comme des Russes." A qui le village de Krasnoïlsk appartient-il ? Les habitants ont changé plusieurs fois de nationalité. La seule chose qui n'a pas changé : Malanka. C'est ainsi que Paul-Louis Léger et Pascal Massaoudi nous présentent cette singulière fête païenne.

Un premier très gros plan sur un visage nous intrigue : le contraste entre les yeux clairs et la peau curieusement maquillée de noir donne une identité presque animale à la personne. S'ensuivent des portraits déformés par le mouvement de la caméra, flous et mystérieux ; la confusion règne... Au fur et à mesure du documentaire, les choses s'éclaircissent. Le village et les habitants sont présentés par des plans d'abord fixes puis au ralenti : portraits intemporels comme Malanka.

Représenté avec de larges épaules, l'ours joue un rôle essentiel dans la fête qui se transmet de père en fils. Le poids très lourd du costume que les jeunes hommes doivent porter, est primordial : c'est comme une épreuve initiatique pour entrer dans l'âge d'homme. Les garçons s'affrontent mais cette violence est transcendée par l'art de la fête.

Les costumes, les danses, les traditions... rien n'a changé afin de relier les villageois à leurs ancêtres. Malanka est comme une origine, un instinct, un besoin, une identité éternelle contre l'oppression des pays voisins.

Les images, belles, étranges, parfois inquiétantes, nous subjuguent tout en faisant comprendre le sens profond de cette fête.